



François Boddaert

## Un courage essentiel

*Ma vie avec Virginia* de Leonard Woolf  
(Les Belles Lettres, 2016)

Se faire un prénom n'est pas chose aisée. Mais être le compagnon d'une femme célèbre à la forte personnalité troublée (troublante), de surcroît grand écrivain – pas plus ! Et sans pour autant renoncer à être soi-même, à faire œuvre utile tout en acceptant d'être assez mangé par cette autre qu'on a choisi pour sacrifier au fameux mystère de l'amour... Mais cette manducation d'une trentaine d'année (1912-1941) nourrit un vaste journal intime (5 volumes) dont est extrait l'ensemble proposé sous ce titre simple *Ma vie avec Virginia*. Et quelle vie !

Par-delà les crises qui envahirent peu à peu l'univers et le quotidien de la romancière, on voit naître et se déployer un siècle impitoyable dont les Woolf et leurs amis de Bloomsbury furent, à leur niveau, les acteurs – de J.M. Keynes pour l'économie, à E.M. Forster, T.S. Eliot, Virginia Woolf pour la littérature, Roger Fry pour la peinture, et Leonard Woolf (1880-1969) pour la politique (Labor Party, fondation de la SDN). Micha Venaille, qui a choisi, traduit et présenté ces pages, a réussi avec habileté à préserver le *continuum* de cette pratique du monde sans jamais opérer de hiatus dans le déroulé de ce qui forme un récit biographique. Et si la psychose maniaco-dépressive de Virginia est une manière de fil conducteur tragique, jamais Leonard ne macère dans ce drame ; bien au contraire, il sait remarquablement valoriser les moments de vie heureuse, la gaieté, l'agitation créatrice, la vie mondaine, les fréquents voyages qui sont la marque de l'époque, et particulièrement celle du groupe de Bloomsbury ; voilà qui contredit la caricature qui, déjà, circulait à propos de l'auteur des *Vagues* et que Leonard résume ainsi : « *Une lady fragile et invalide vivant dans sa tour d'ivoire de Bloomsbury, adulée par une clique d'esthètes.* ». On peut, ici, recopier cette autre étonnante réflexion sur sa femme : « *Il y avait quelque chose d' "idiot" chez Virginia, je le lui ai souvent dit, et elle était d'accord* »...

Cette *optimisation* dynamique, que le couple Woolf entretient parfois frénétiquement, est à la fois perçue comme une thérapie (contre la maladie et les guerres qui viennent, arrivent et passent) et comme l'expression d'un certain dandysme flegmatique tout britannique ! On lit alors cette note sévère sur le mari de Katherine Mansfield : « *Je n'ai jamais aimé Murry. Il était toujours en train de larmoyer sur la cruauté du monde. Mais c'était pour moi des larmes de crocodile* », comme l'expression d'un courage essentiel, d'une éthique – pour tout dire d'une vraie noblesse de caractère qui permet, seule, de se tenir debout dans le chahut de la vie, fût-il le « *sombre brouillard* » que la romancière mentionne dans son journal. Leonard Woolf précisera d'ailleurs (pour faire litière des ragots du soi-disant calvaire interminable qu'il aurait enduré ?) que : « *Virginia a commencé à perdre le contrôle d'elle-même, à plonger dans le désespoir et la dépression, un mois ou deux seulement avant son suicide.* » Ce petit volume a aussi, quant à l'histoire littéraire, l'avantage de nous faire partager l'aventure de la Hogarth

Press – la désormais célèbre petite maison d’édition que le couple créa pour trouver un dérivatif aux failles psychologiques de Virginia. Ils installèrent les machines dans les pièces principales de leur maison de campagne du Surrey et composèrent des livres comme d’autres Gutenberg ! Et parmi les premiers titres, le catalogue propose des livres de T.S. Eliot, E.M. Forster, Sigmund Freud, Katherine Mansfield, Rainer Maria Rilke et Virginia Woolf – excusez du peu...

Ce livre rend hommage à un couple hors du commun, certes, mais il fait justice du silence qui entoure la forte personnalité de Leonard Woolf de ce côté du Tunnel. Souhaitons que paraisse sans trop attendre son *Journal* qui, par delà Virginia, est une mine de renseignements et de réflexions sur une époque qui a encore beaucoup à nous apprendre. Pas étonnant de la part d’un homme qui aimait Voltaire au point d’emporter ses œuvres complètes lors qu’il est nommé à Ceylan...